

il a battu la charge à sa manière. . . . Portez-le à ma mère, elle le gardera, et quand elle le regardera elle pensera à son petit Guilaneck.

— Tu ne mourras pas ! tu ne mourras pas ! s'écria Roscoff. . . .
— Si, mon oncle, dit l'enfant qui respirait avec peine. . . . je m'en vais. . . . priez avec moi, car je suis toujours bon chrétien. . . .

Les lèvres pâles du mousse commencèrent l'Ave-Maria.
La voix de Roscoff lui répondit.

« Maintenant et à l'heure de la mort. . . . répéta le mousse. Oh ! je crois bien allez ! l'étoile de la mer, la Porte du ciel, la Rose mystique. . . . tout cela va briller, s'ouvrir, fleurir. . . . Mon oncle ! mon oncle ! fit Guilaneck en se soulevant et en appuyant à terre une de ses mains, mon oncle, c'est la fin. . . . il me faut une bonne parole de vous, oncle Roscoff. Par votre Patron saint Pierre qui tient les clefs du paradis, jurez-moi que. . . .

— Je te jure de dire la vérité ! dit Roscoff et d'obéir à ton dernier vœu.

— Jurez-moi que. . . . »

Le mousse s'arrêta encore ; ce qu'il allait dire ne pouvait échapper à ces lèvres bleues sans causer une blessure à son âme.

« Parle, parle. . . . dit Roscoff.

— . . . vous n'avez pas assassiné le vicomte de Kéroulas ? . . . »

Le capitaine chancela, et son front heurta le bâtiment du navire. Il se remit pourtant, regarda Guilaneck avec son fier regard, se pencha à l'oreille de l'enfant et murmura quelques paroles à voix basse.

L'œil éteint du mousse se ranima.

« Merci, oncle Pierre. . . . Anaik, ma mère ! Etoile du matin, Ave Maria ! »

Sa tête tomba lourdement sur son biniou, il était mort.

Roscoff le baisa au front, abaissa ses paupières, prit la bague d'or du vicomte de Kéroulas et descendit dans sa cabine. Quand il remonta, il portait un grand manteau dans lequel il ensevelit le pauvre mousse.

Tandis que Roscoff rendait les suprêmes devoirs à Guilaneck, on s'empressait de donner aux blessés les premiers soins, et de jeter les cadavres à la mer.

L'équipage avait fait des pertes nombreuses, bien inférieures cependant à ce qui aurait pu arriver. On se comptait, on se trouvait.

Il y avait des oraisons funèbres contenues dans un mot.

Candale, Julien, Pièrik, avaient succombé, Flambard venait de se faire panser cinq blessures plus ou moins graves, qui ne l'empêchaient pas de s'occuper de ses camarades encore plus maltraités que lui.

Le chirurgien pénétra presque de force dans la cabine dont Moucheron gardait la porte.

Roscoff ne voulait point de secours.

Il se laissa panser machinalement.

Ses yeux ne quittaient pas le pavillon anglais taché du sang de Guilaneck ni le biniou suspendu au-dessus. Cher et lugubre trophée, lui rappelant l'être qu'il avait le plus aimé !

Et cependant, combien de bourrades et de taloches avait reçues ce pauvre Guilaneck, Roscoff le formait rudement à un rude métier. Et maintenant que la mer était le cimetière du pauvre enfant, que ce garçon, si plein de vie, il y avait quelques heures à peine, était maintenant une proie pour les requins, Roscoff ne se pardonnait pas ses colères, ses rudesses et ses heures d'exigence. Pourtant Guilaneck ne se trompait pas à cette sévérité : il se savait aimé par son oncle, et ses derniers regards s'étaient empreints d'une angélique tendresse.

Quand le chirurgien fut parti, Moucheron quitta la place qu'il occupait comme garde de la porte du capitaine, et sans bruit, il se glissa jusqu'à Roscoff.

« Avez-vous besoin de moi, capitaine ? demanda-t-il.

— Non, dit brusquement Roscoff.

— Voulez-vous me permettre de rester là tout de même. . . . ?

— Pourquoi ?

— C'est que j'aimais bien Guilaneck, et que j'ai envie de pleurer. . . . »

Roscoff attira brusquement l'enfant sur sa poitrine.

Et tous deux, le vieil homme de mer et l'enfant adoptif de la mère Lamproie, confondirent leurs sanglots.

À partir de ce jour, Moucheron ne quitta guère le capitaine.

Personne ne s'en étonna.

Le mousse avait agi en héros tout simplement, quand il eut l'audace de mettre le feu à la corvette anglaise.

Il semblait juste qu'on le récompensât.

Mais ce que nul des officiers de la *Thémis* et aucun des matelots n'auraient pu croire, c'est que Roscoff trouvait un bonheur douloureux à s'entretenir avec l'enfant.

Hélas ! Roscoff ne causait guère qu'avec lui.

Sa bravoure dans la bataille, son humanité pour les blessés, rien ne calma les haines et ne dissipa les soupçons.

Une ombre planait au-dessus du navire : celle du vicomte de Kéroulas ; on entendait sans cesse retentir un cri lugubre : le cri poussé en plein large par le passager que le capitaine, aidé de ses complices, avait fait descendre dans le canot pendant une nuit obscure.

Et Roscoff ne pouvait douter qu'on l'accusât de meurtre. Un seul être ne se défiait pas, ne maudissait pas, ne croyait pas : c'était Moucheron.

Il avait vu son capitaine pleurer la mort de Guilaneck. . . .

Est-ce que les assassins pleurent ?

Dieu ne refuse-t-il point aux criminels le don des larmes ? cette source sacrée ne se tarit-elle pas quand l'âme se corrompt ?

Moucheron le croyait, et voilà pourquoi il aimait toujours le capitaine.

XII

Sous mâts de fortune !

La tempête hurlait de toutes ses voix, le vent soufflait en horribles rafales, la mer élevait des montagnes d'eau qui retombaient comme des avalanches ; sur la côte, malgré la nuit profonde et la rigueur de la température, une foule avide, épouvantée, se heurtait. Les hommes les plus courageux avaient tenté vingt fois de mettre une barque à flot pour aller au secours du navire dont les signaux de détresse étaient apparus. Le canon d'alarme ne tonnait plus. On prévoyait un de ces drames maritimes qui glacent le cœur. Houëlk, le meilleur nageur de la côte, s'était fait attacher une corde autour des reins, et voulait porter aux naufragés avec une impétuosité telle que le brave pêcheur fut obligé de revenir au rivage. Un groupe de femmes agenouillées priait. Elles ne savaient encore ni le nom du navire, ni quel pavillon il portait, mais elles croyaient attendrir le ciel, et obtenir par l'élan de leur charité le salut de ceux qui leur étaient chers.

De temps en temps apparaissaient encore les signaux.

On crut même, au milieu des hurlements de l'orage, distinguer une clameur désespérée.

Une grande angoisse serrait toutes les poitrines, et l'on attendait avec impatience les premières lueurs du jour.

Parmi les femmes qui prenaient un intérêt poignant à cette scène était Anaik, pour qui la mer se montrait toujours avide et menaçante : elle avait pris Servan ; elle gardait Roscoff et Guilaneck. Au près d'elle une jeune fille pâle, frissonnante sous sa robe de deuil et sa cape noire, prêtait l'oreille à ses lamentations et la consolait d'une voix douce.

« Je vous dis, mademoiselle, qu'il y a un malheur dans l'air, répétait Anaik, et ce malheur m'atteindra.

— Tous les coups ne peuvent vous frapper, Anaik, et Dieu mesure à nos forces l'épreuve qu'il envoie. . . . Si quelqu'un s'est vu près du désespoir et de la mort, n'est-ce point moi ? Quand Noïrot m'eut dénoncée, que des soldats et des hommes plus féroces que des tigres me vinrent arracher de l'asile où vous me cachiez, vous me crûtes perdue, Anaik, et en effet, je devais attendre la mort. . . . Mais ce tribunal qui me fit jeter en prison avait à sa tête un homme épouvantable, un monstre. . . . Cet Antoine avait mangé notre pain, ce citoyen Brutus devenu un faucheur de têtes, menaçait d'abord ma vie, puis m'offrit de la racheter. . . . Je pouvais vivre ! plus encore, je pouvais sauver Hector, mon cousin, mon fiancé, le dernier des Kéroulas ; mais il fallait pour cela poser ma main dans la main de Brutus. Je refusai. . . . il attendit. . . . Pour vaincre ma résistance, il employa tous les moyens. . . . même la générosité. . . .

(A continuer.)